

***La colère – Une vie  
infernale...  
pour les autres***

**Un des sept péchés capitaux**





Michel Degalat

***La colère – Une vie  
infernale...  
pour les autres***

**Un des sept péchés capitaux**

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8604-2

Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Cette œuvre n'est que la reproduction de songes et n'a aucun rapport avec la réalité. Toute situation, toute personne, qui pourraient apparaître comme existantes, ou ayant existé, ne le seraient que par pure coïncidence.*

L'auteur



# 1

– Monsieur Langlenne, le dossier sur les pièces détachées de la société Tarchèque, où en est-il ?

– Monsieur Huniller, je suis en train de collationner les renseignements afin de le remplir !

– Comment, vous ne l’avez pas terminé !

– Monsieur, vous me l’avez donné que hier soir, avant la fin de la vacation, et il n’est que 10h ce matin.

– Vous vous fichez de moi !

– Je ne me le permettrais pas.

– Alors vous mettez de la mauvaise volonté dans votre travail. Je voudrais bien savoir si vous êtes incompetent, si vous tenez à saboter l’image de marque de mon service ou si vous êtes atteint de sénilité précoce.

Girard Langlenne ne savait que dire. Il tenta une nouvelle fois de s’expliquer, mais son chef ne lui en laissa pas le temps.

– Alors dites-moi pourquoi il n’est pas encore rempli !

– Je viens justement de vous le dire !

– Ce n'est pas une explication, cela. Ce dossier traîne depuis huit jours et vous n'en êtes qu'à recoller les éléments ! Vous croyez que je vais me satisfaire de ce que vous me dites ?

– M., encore une fois, ce dossier n'est sur mon bureau que depuis deux heures. S'il traîne depuis huit jours, je n'y suis pour rien. Il faut que vous recherchiez qui l'avait sous le coude.

– Vous me donnez des ordres, maintenant !

– M. chaque jour vous venez me faire des reproches. A la fin je vous serais très reconnaissant de me dire ce qui ne vous convient pas en moi !

– Si vous ne l'avez pas encore compris, je ne vais pas perdre mon temps à vous l'expliquer. Ceci étant dit, je veux ce dossier sur ma table avant que vous partiez manger.

– Cela va être difficile, puisque je n'ai pas tous les éléments pour le compléter.

– Alors, cherchez-les, au lieu de perdre votre temps.

– Je m'y emploie.

– Je vous surveille !

Ayant manifesté une fois de plus sa mauvaise humeur et sa mauvaise foi, Gaston Huniller retourna dans le cagibi qu'il occupait en sa qualité de Chef de bureau d'une société de distribution de pièces détachées pour les engins terrestres.

C'était un homme qui approchait de la soixantaine. Il semblait vouloir arriver à cet âge à la vitesse d'une fusée tant il paraissait l'avoir déjà atteint. De taille inférieure à la moyenne, toujours vêtu de costumes gris foncés, d'une chemise bleue et d'une cravate

rouge, il semblait tout faire pour qu'on évite de voir ses cheveux rares et mal entretenus, son front ridé, sur lequel deux sillons profonds séparaient ses yeux inquisiteurs, sa peau blême, ses lèvres en lame de couteau, son menton en galoche et ses épaules étroites. Manifestement cet homme souffrait d'une maladie qui gâtait son caractère ombrageux.

A peine eut-il refermé la porte qui séparait son « bureau » de la pièce du personnel subalterne, que Denis Gérodille, le collègue de Girard Langlenne, dit à celui-ci :

– Qu'est-ce qu'il t'a mis ! Ce matin, il est en forme. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas resté aussi longtemps dans cette pièce !

– C'est vrai, mais je commence à en avoir assez d'essuyer ses rebuffades, surtout qu'elles sont injustifiées. Ce dossier, il ne me l'a remis qu'hier soir.

– Je suis témoin de ce que dit Girard, déclara Hermeline Vermezac. J'étais présente lorsqu'il le lui a lancé sur la table.

– Il est si urgent que cela, ce dossier ?

– Tu m'en vois le premier surpris, car je le vois traîner sur son bureau depuis au moins une semaine. Je ne me trompe pas, il s'agit bien de l'affaire Tarchèque ?

– Oui, c'est bien de celle-là.

– Alors pourquoi s'agite-t-il de cette façon ! Un jour il va nous péter un neurone et tomber raide devant nous !

– Ne dis pas ça, Denis tu vas encore nous faire rire. S'il rentre et qu'il nous voit plaisanter, c'est pour le coup qu'il va réellement exploser !

– Ce serait marrant qu’il parte dans tous les sens !

– Tu nous vois ramassant partout des morceaux méchants.

– Ça, tu peux le dire, ajouta Hermeline. De plus, ces débris pueraient comme lui. C’est que c’est tenace comme odeur.

– Je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte, poursuivit Denis, mais il devient de plus en plus teigneux.

– Oui, reconnut Girard. D’ailleurs, je sais depuis longtemps que ma tête ne lui revient pas, mais maintenant, je suis certain que si... et puis non, je vais l’écrire sur un papier. Quand j’en aurai la preuve je vous lirai ce que j’ai écrit. Et pour être certain que je ne me suis pas trompé, vous signerez le rabat cacheté de l’enveloppe qui contiendra ce que j’aurai écrit.

– Comme tu voudras. En attendant, je ne saurais trop t’inciter à étudier ce dossier urgent, qui a mariné sur son bureau pendant une semaine entière. Tu sais qu’il vient à l’improviste, alors, comme ce matin j’ai eu ma dose de cris, je préférerais éviter d’en absorber une deuxième séance.

– Mais je ne perds pas mon temps. Pendant que nous parlions, je compulsais les catalogues des constructeurs européens.

– Dans ce cas, continue, moi, je suis en train d’étudier les catalogues des constructeurs américains.

– Tu parles anglais ? s’étonna la femme du bureau.

– Oui, mais je serais incapable de soutenir une conversation dans la langue de Shakespeare.

Girard Langlenne se repencha sur ses dossiers.

C'était un homme particulièrement distingué. Les cheveux brillants tant ils étaient blancs, toujours bien coiffés, imberbe, l'œil marron et pétillant, la figure arrondie sans être joufflue, le nez droit, les lèvres ourlées surplombant un menton carré. Vêtu avec distinction d'une veste pied de poule dans les tons gris. Il portait beau. À côté de son Chef de bureau, ce dernier n'en sortait pas gagnant pour plusieurs raisons qui tenaient, d'une part à la prestance de Girard, à son maintien, à ses vêtements, mais surtout au fait que ce dernier avait une taille supérieure de trente bons centimètres à celle de son chef. À plusieurs reprises, des fournisseurs venus rendre visite à cette société, avaient commis l'impair de le considérer comme le responsable, ignorant dédaigneusement Raoul Huniller comme si celui-ci était le commis. Ignorant ce dédain, Girard n'avait pas relevé le quiproquo ce qui avait vexé son chef.

Pour l'instant, il était en train de consulter son ordinateur.

Hermeline qui l'observait du coin de l'œil trouva qu'il ne faisait pas ses cinquante sept ans. Elle se demandait pourquoi cet homme aussi compétent, aussi aimable, bon collègue, et toujours d'humeur égale, n'était pas chargé de ce service, contrairement à l'autre qui avait une âme de garde chiourme. Elle travaillait avec lui depuis plus de quinze années, et ne pouvait que se féliciter de cette collaboration amicale, et cela pour diverses raisons.

Quand elle avait intégré ce service, elle venait d'une concession automobile. Ses trente ans sonnaient et elle était aussi fraîche qu'à vingt ans. Mariée, mère de deux enfants âgés, l'un de onze ans

et son frère deux de moins. Elle filait le parfait amour avec son mari. C'était une belle brune, le cheveu mi-court, l'œil bleu, la peau lisse et bien tendue, elle se maquillait à peine. Véritable femme parisienne, elle était vêtue avec recherche et goût. Plutôt grande pour une femme, elle avait une silhouette élancée qui faisait se retourner les hommes sur son passage. Depuis, le temps avait passé. Pour des raisons, dont elle n'avait jamais fait état, elle s'était séparée de son mari. Cela avait été très dur pour elle. Girard avait su l'aider à surmonter cette épreuve. En tout bien tout honneur, car jamais il n'avait eu, à son encontre, le moindre geste déplacé. Elle lui vouait une grande amitié, et souffrait de le voir sans cesse houspillé par Raoul Huniller.

De son côté, plongé aussi dans ses recherches, Denis Gérodlle détonnait un peu dans ce bureau. Plus petit que Girard, mais aussi plus jeune que lui d'une dizaine d'année, c'était un vrai gosse de la Capitale, dans toute l'acceptation du terme. Il avait la gouaille et l'accent parisien, le cheveu blond en désordre savamment ordonnancé, l'œil ironique et vert, une moustache remontante en extrémités, sous le nez, des lèvres charnues et voraces, un menton volontaire, et glabre. Été comme hiver, il portait un polo sans cravate. Au premier regard il semblait négligé. En fait, si tout concordait à donner cette impression, celle-ci ne résistait pas à l'examen. Ses polos étaient griffés, ses pantalons dénotaient une grande marque et ses chaussures venaient de chez un véritable chausseur. Denis était marié, tout comme Girard d'ailleurs. Il était un transfuge d'un importateur de véhicules automobiles. Excellent professionnel, il avait quitté son précédent patron, douze ans plus tôt,

son épouse l'obligeant à choisir entre son métier et sa famille. En venant dans cette société il continuait à s'occuper de produits automobiles tout en ayant un emploi fixe.

Puis, on ne sait pour quelle raison, Raoul avait disparu du service. Où était-il allé ? Personne ne chercha à le savoir. Avec son départ, l'atmosphère changea immédiatement. Cette absence dura près de dix années.

C'est donc avec une surprise mêlée d'inquiétude que Girard le vit revenir avec le grade de Chef de bureau. Il tombait donc sous ses ordres. Et ce qu'il craignait se confirma rapidement. Raoul ne mit pas deux jours avant de s'en prendre à son collaborateur. Cela se passa à l'occasion d'une lettre qu'envoya un grand garage à la société, demandant si la pièce commandée par un collectionneur de voiture de la marque, serait bientôt disponible.

Ces trois personnes étaient ce qu'on pouvait appeler des professionnels de l'achat. Elles étaient les fers de lance du Consortium Européen d'Importation et de Distribution d'Equipements pour les Matériels Automobiles **SA** ou **CEIDEMA SA** ou plus simplement la **CEIDEMA**. Ils étaient capable de toutes les prouesses pour trouver la ou les pièces qui leur étaient commandées. Ils recherchaient tous les matériels existants pour les véhicules utilisés, et parfois ayant déjà été utilisés mais ayant disparu de la circulation, en Europe. Ils avaient noué des contacts avec tous les fabricants, non seulement automobiles, mais aussi avec tous ceux qui fabriquaient des tracteurs, tractopelles, cars... etc., bref pour tout ce qui se déplace sur le sol. Autant dire que leur travail était

des plus spécialisé et leur clientèle particulièrement fidèle. Ces trois personnes n'avaient pas leur pareil pour dénicher les sous-traitants des constructeurs, et acquérir, auprès d'eux, les matériels recherchés par leurs clients. Le seul problème qu'ils rencontraient dans leur activité était leur chef direct. Cet homme caractériel ne pouvait s'exprimer qu'en aboyant. Pourtant, il avait été un des leurs, avant l'arrivée dans le service de Denis. Mais il l'avait oublié. Déjà, à l'époque où ils travaillaient ensemble dans le même service, Raoul détestait Girard. Sur la fin de leur cohabitation il n'adressait plus la parole à son collègue. Celui-ci ne s'en était pas inquiété outre mesure, et, à la limite, cela lui avait même été indifférent. Comme ils n'avaient jamais « copiné » ils en étaient restés au vouvoiement, les rares fois où ils avaient dû se parler.

Dans le bureau, les trois enquêteurs se battaient comme de beaux diables avec leurs correspondants. Ils posaient des questions, ergotaient, faisaient semblant de couper les liaisons avant de revenir faire des propositions. Leur travail ne se limitait pas à trouver l'oiseau souvent rare, mais aussi à le payer le moins cher possible tout en ayant des conditions de transports favorables. En vrais professionnels ils avaient leurs contacts attitrés, et leur répertoire, tenu à jour, aurait fait le bonheur de nombreux concurrents moins bien introduits dans le circuit des pièces détachées. Ainsi, pour du matériel facilement trouvable chez les importateurs patentés, ils trouvaient souvent des vendeurs qui leur consentaient des conditions particulièrement intéressantes, ce dont les remerciaient leurs clients qui trouvaient que passer par eux, pour s'approvisionner de pièces dites d'origine, leur évitait de passer par les fourches caudines des

enseignes officielles. Les gains étaient substantiels, tant pour les demandeurs que pour la **CEIDEMA**. Ces trois professionnels ne volaient pas le salaire et les primes qu'ils percevaient, car ils le méritaient largement. Ils auraient pu encore améliorer leur rendement, mais pour cela il était nécessaire qu'ils soient polyglottes et parlent au moins cinq langues, ce qui n'était pas possible. Chacun de ces collègues avait donc ses propres contacts et ne dévoilait que très rarement ses sources, encore que ce ne soit pas une règle générale, comme cela venait de se produire. Mais c'était une exception si rare qu'elle ne faisait figure que d'anecdote. Denis en fut conscient et remercia son homologue chaleureusement.

Raoul prit prétexte de cette missive pour débouler dans le service et exiger des explications de son subordonné. Celui-ci allait s'exécuter lorsque son nouveau chef l'en empêcha. Sans aucune raison il se mit à crier :

– C'est toujours la même chose, dans ces grosses maisons, on garde des incompetents et on fait trinquer leur patron, qu'on rend responsable de leur incapacité chronique à exécuter leurs tâches.

Girard en était resté bouche bée. L'autre poursuivit :

– Quelle excuse allez-vous me fournir pour masquer votre manque de professionnalisme ?

– Raoul, commença-t-il !

– Je vous interdis de m'appeler par mon prénom !

– Soit, M. Huniller, je vais oublier que nous avons travaillé dans le même bureau.

– Non, M. Langlenne, pendant que moi j'y travaillais, vous occupiez votre temps à bayer aux corneilles et...

- Pardon, voulez-vous répéter cela !
  - Je vous interdis de me couper la parole !
  - Je ne permets à personne de médire sur mon travail, et surtout devant des collègues plus jeunes que moi.
  - Je suis le chef, ici, et j’ai tous les droits.
  - C’est ce que nous allons voir. Je vais demander une audience à notre supérieur à tous les deux !
  - Je vais m’y opposer !
  - Ce que vous venez de dire en public va prouver que j’ai raison, et ceux-ci seront éventuellement appelés à témoigner de l’obstruction que vous mettez à me faire reconnaître mes compétences.
  - C’est ce que nous verrons.
  - C’est très simple, je vais demander, sous couvert de votre signature, une entrevue au Chef de service.
  - Je ne transmettrais pas !
  - Aucune importance, je vais le faire par voie d’Huissier. Et si vous continuez à vous opposer à ce rendez-vous, j’irai jusqu’aux Prud’hommes ! Vous me connaissez, je ne me laisserai pas faire.
- Huniller s’aperçut que l’affaire était mal emmanchée, aussi jugea-t-il plus prudent d’effectuer un repli stratégique.
- Bon, je me suis emporté, je retire ce que j’ai dit !
  - Ce serait trop simple, dites que vous retirez que M. Langlenne, pendant que vous travailliez dans ce bureau, occupait son temps à bayer aux corneilles.
  - Je le dis.
  - M. Huniller, prononcez ce que je viens de dire. Sans cela, je monte tout de suite dans la hiérarchie.

Coincé, le chef de bureau ne savait plus comment se dépêtrer de cette situation imprévue. Girard lui avait toujours paru être sans consistance. Il se révélait tout autre.

Finalement, contraint et forcé, sous le regard ironique des autres personnes il consentit à dire :

– C’est vrai que vous agissiez en vrai professionnel, ma mémoire m’a fait défaut. Il n’en reste pas moins que j’ai une réclamation sur les bras.

– M. Huniller, le réclamant nous a saisis, il y a deux semaines, pour trouver un delco destiné à un modèle de véhicule datant de la fin de la guerre, ainsi que diverses pièces détachées pour ce véhicule. Il n’existe plus de matériel de ce type. J’ai donc lancé, immédiatement après sa demande, une recherche auprès de nos correspondants étrangers. J’attends leur réponse.

– Et bien entendu, vous ne les avez pas relancés !

– M., vous connaissez ce travail, vous savez qu’il faut l’exercer avec doigté. Pour vous répondre, c’est non. D’ailleurs, le demandeur a été informé que cette recherche pourrait être longue. Et il l’a admis.

– Ce n’est pas ce qu’il dit dans sa lettre !

– Puis-je voir ce courrier ?

– Non, M. Langlenne, je vous prierai de ne pas mettre en doute ce que je vous dis.

– Je ne mets rien en doute, je suis très surpris de la réaction de cet organisme qui, par ailleurs, nous félicite régulièrement de la rapidité, et de l’efficacité, de ce service.

– Je vais aller lui répondre. En attendant, remettez-vous au travail et soyez plus réactif.

Cette passe d'arme eut le mérite, pour les trois enquêteurs, de leur faire comprendre que ce nouveau chef ne pêcherait pas par excès de gentillesse.

Et cette impression se confirma une semaine plus tard.

\*  
\*       \*

Un matin, Mme Vermezac arriva au bureau près de deux heures après ses collègues. A peine eut-elle gagné son siège, et allumé son écran, qu'Huniller sortit de son antre comme un diable de sa boîte.

– Hermeline !

– Qui me demande ?

– C'est moi, M. Huniller !

– M. Huniller, du temps où nous étions collègues, je vous avais interdit de m'appeler par mon prénom. Je vous le redis. Je m'appelle Mme Vermezac. Ceci étant rappelé, que puis-je pour vous ?

– Mme Vermezac, je regrette de vous faire remarquer que vous êtes en retard, et que je trouve votre attitude pour le moins inconvenante.

– En quoi serait-elle inconvenante, s'il vous plaît ?

– En dehors du fait de me reprendre devant vos collègues, qui semblent apprécier votre réflexion, il n'est pas d'usage, ici, d'arriver en retard à son travail sans fournir d'explication.

– M. Huniller, dois-je vous rappeler que vous m'avez remis, il y a huit jours, une convocation pour la médecine du travail. Cette convocation portait une date : aujourd'hui, et une heure : 8h30. A cette heure-

là je me suis présentée, munie de cette convocation à l'hôpital où se déroulent les examens. J'arrive donc, tout naturellement à mon travail avec deux heures de retard. Je vous ferais remarquer que, normalement je prends mon service à 9h. J'ai donc fait une demi-heure supplémentaire. Comme je doute qu'on me les paye, ce soir je partirai donc une demi-heure plus tôt. Cela vous convient-il comme explication ?

– Très bien ! Je ne vous empêche plus de travailler.

– Je vous en remercie.

– Messieurs, sachez que je suis très attentif aux horaires de prise et de fin de service.

– Nous venons de nous en apercevoir, déclara Denis.

– M. Gérodille, je n'aime pas beaucoup qu'on me réponde.

– Pourquoi dites-vous cela ? Parce que j'ai montré que je savais où allait votre attention !

Raoul, pris à son propre piège, s'esquiva sans ajouter un mot. A peine eut-il regagné son cagibi que les trois acolytes éclatèrent de rire.

Mais ce rire se figea lorsque la porte de séparation fut ouverte à la volée et que, telle la statue du Commandeur, Raoul, dans toute sa splendeur, monté sur ses ergots, parut les bras croisés. Tous plongèrent dans leurs dossiers, et firent preuve d'un zèle hypocrite.

Le « patron » retourna sur son siège, mais oublia de refermer totalement sa porte. Denis lança à la cantonade :

– Que se passe-t-il ici ? Nous avons, pourtant il y a peu de temps encore, une bonne ambiance !

– C'est vrai, approuva Hermeline. Qu'en penses-tu Girard ?

– Moi, tu sais ce que j'en pense. J'ai du travail et j'avoue que la réclamation du garage, qui m'a demandé ces pièces, me surprend. D'un côté lorsque je l'ai eu au téléphone, il y a une semaine, il jurait ses grands dieux qu'il ne s'était pas plaint, et notre chef vénéré, nous dit le contraire. De l'autre il y a la parole de J... de M. Huniller.

– C'est vrai, c'est quand même surprenant, cette histoire. Qui faut-il croire ? Moi j'opte pour notre chef. Pourtant je suis troublé par cette situation. J'ai bien envie de tirer cela au clair, et d'appeler leur chef de groupe pour lui demander la raison de ce courrier. Tu sais que c'est un ami. Alors je vais lui tirer les oreilles. On n'agit pas de cette sorte avec nous. Qu'en penses-tu Hermeline ?

– Tu sais, Denis, je suis comme Girard, je n'attache pas trop d'importance à cela.

– Eh bien moi, je n'apprécie pas cette attitude.

Levant la tête, Denis s'aperçut qu'Huniller le regardait.

– Vous n'avez rien à faire, M. Gérodille, que de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas !

– M. Huniller, jusqu'à présent, j'ai mené mes activités à la grande satisfaction de votre prédécesseur. Je n'ai pas l'intention de changer d'attitude. Je suis désolé pour vous, mais je ne vois aucune raison de me taire. Ayant définitivement décidé de ne pas entrer à la Trappe, je n'ai donc pas fait vœux de silence et, à partir de là, je continuerai de parler. En ce qui concerne la réclamation dont vous

avez parlé la semaine dernière, je vais tirer les oreilles de celui que je prenais pour un ami.

– M. Gérodille, cette affaire ne vous concerne pas.

– Encore une fois, j'ai une grande amitié pour Girard et je refuse de le voir accuser de négligence. Un autre que vous aurait pu sévir. Heureusement que vous avez su faire la part du feu. Aussi je vais tirer les oreilles de ...

– Vous n'allez rien faire du tout, me fais-je bien comprendre, tonna Huniller ?

– Très bien, alors je ne ferai rien à partir du bureau. Mais dès demain, je l'invite à prendre l'apéritif à la maison. Et là, vous ne pourrez pas m'interdire de lui dire son fait.

Huniller ne savait quoi dire, la situation lui échappait une fois de plus. Il s'en sortit en déclarant qu'il avait fait le nécessaire, et que c'était une affaire close.

– Dans ce cas, il n'y a plus de problème. Mon ami Girard est, sinon félicité, du moins respecté pour ses recherches, et moi, je n'inviterai pas le garnement chez moi.

– C'est cela, accepta Huniller, en rentrant dans sa boîte, et en refermant la porte.

– Dis-moi, Denis, tu connais ce client ? demanda Girard.

– Pas du tout, je ne sais même pas comment il s'appelle.

– Alors tout ce que tu viens de dire, c'est du flan !

– Tout à fait. Mais je te prie de croire que Raoul n'inventera plus de fable pour nous embêter.

– Si c'était vrai !

– Avec son prédécesseur, on travaillait en confiance. Avec lui, je ne m’y fie pas.

– Et tu as raison, reconnu Hermeline. Girard et moi le connaissons bien. Il est dangereux. D’accord, quand il était avec nous, ce n’était pas un expansif, mais cela pouvait aller. Il restait dans son coin, il ne dérangeait personne, et il faisait bien son travail. Mais ses coups d’œil en coulisse laissaient penser que, s’il prenait du galon, ce ne serait pas un tendre.

– Effectivement, il n’en a pas l’air. Cependant, je peux vous assurer à tous les deux qu’il ne me fait pas peur. Et s’il continue de beugler à tout bout de champs, il va trouver avec qui gueuler.

– Ecoute, Denis, ne te mets pas dans une mauvaise situation à cause de moi.

– Ni à cause de moi, déclara Hermeline.

– Ne vous inquiétez pas, je sais jusqu’où ne pas aller trop loin. En attendant, j’ai un problème pour trouver des pneus spéciaux pour un Hummer.

– Il t’en faudrait combien de paires ?

– Mon client en voudrait huit paires ?

– Huit paires !

– Oui. Il veut chausser deux véhicules et mettre les autres pneus à sécher.

– Il n’a pas tort. Avec ces engins si la gomme est trop tendre ils usent leurs « chaussures » rapidement, reconnu la femme.

– Appelle de ma part le n° que je t’envoie sur ton micro, proposa Girard. Efface-le dès que tu auras eu le correspondant. Dis-lui que c’est moi qui t’envoie. Quand tu auras résolu ton problème, ne laisse aucune trace de cette personne, Je compte sur toi. Je ne veux pas que l’autre tombe sur mes contacts.

– Je suis comme toi. Et je doute qu’Hermeline soit différente.

– Tu as raison, Denis. Dans notre métier, les contacts sont essentiels. Et ils ont vocation à être confidentiels.

– C’est aussi mon avis. C’est pour cela que je mets des codes sur mon micro.

Huniller, dans son bureau, aurait bien voulu jeter un œil sur cette information, mais ce n’était pas la règle du jeu, et il ne souhaitait pas dévoiler ses batteries, du moins pour l’instant. Quand il avait été chargé de ce service, il avait été entendu qu’il pourrait, aussi, faire quelques opérations, à titre personnel. Son prédécesseur n’avait pas eu une telle possibilité, mais, lui aussi avait un répertoire intéressant dont la hiérarchie n’entendait pas se dispenser. La question qui aurait pu se poser était la raison de son inimitié pour Girard. Mais pour cela, il aurait fallu l’hypnotiser, ou le soumettre à la question. Sans cela, il ne fallait pas s’attendre à en savoir plus de sa part. Il faisait ses petites affaires seul, à l’abri des regards indiscrets. Ainsi, en plus de ses revenus normaux, il pouvait percevoir des primes pour chaque dossier conclu, et de cela il n’entendait pas se priver, mieux, s’il avait pu, il se serait chargé de tous les dossiers, ne laissant aux autres que des cas inintéressants. Cependant, si son carnet d’adresse était bien garni, il était loin d’égaliser la valeur de ceux de ses collaborateurs.

Pour l’heure, il ne perdait pas une miette de ce qui était dit. A plusieurs reprises, il avait eu la tentation de venir manifester son mécontentement, à propos de ce qu’il venait d’entendre. Mais c’était un intuitif, et

il comprenait que s'il faisait cela, non seulement sa crédibilité s'effondrerait, de plus il irait à l'affrontement avec celui qui l'avait remplacé dix années plus tôt. La mort dans l'âme, il préféra fermer la porte et se retirer sur ses dossiers.

Malgré ses tentatives de se contrôler, il ne put supporter l'affront que venait de lui faire subir Denis et, ne trouvant pas de possibilité de lui faire avouer qu'il s'était moqué de lui, il chercha une raison qui le conduirait dans le local contigu.

A force de chercher, il pensa avoir trouvé.

Il ouvrit sa porte et lança :

– A la pause de midi, je vous demanderai de ne pas éteindre vos micros.

– Il n'en est pas question, déclara Denis.

– C'est un ordre cria presque Huniller.

– Je n'obéis pas à de tels ordres, cria aussitôt et aussi fort, le récalcitrant.

– Je vous ordonne de changer de ton, lorsque vous vous adressez à moi.

– Je prendrai le ton que vous utilisez pour me parler. Je n'ai rien à me reprocher, de ce fait, je n'ai pas à subir de reproches.

– Comment, rien à vous reprocher, hurla l'autre ! Votre refus d'obéissance compte pour rien ?

– D'après ce que me disent mes collègues, vous avez été l'un d'entre eux. Dans ce cas, vous savez que ce que nous faisons est confidentiel. Aussi, personne ne peut jeter un œil sur mon activité. Fut-ce vous-même !

– C'est ce que nous verrons !

– C’est tout vu. Je vais, devant tout le monde éteindre mon ordinateur ainsi personne ne verra ce que j’ai fait ce matin.

Raoul se déchaîna.

– J’exige que...

– Non, M. Huniller, vous n’êtes pas habilité à exiger cela. Que nous soyons sous vos ordres pour la distribution du travail, je l’accepte. Que vous soyez responsable de la discipline de ce bureau, c’est logique. Que vous nous transmettiez les instructions de la haute direction, vous êtes dans votre rôle. Mais que vous tentiez de percer les renseignements dont je dispose, à titre personnel, il n’en sera jamais question, hurla à son tour Denis. C’est bien la première fois, en huit années que je doive m’opposer à cela.

– Parce que mon prédécesseur n’a pas fait son travail.

– M. Huniller, je regrette de vous dire cela, mais je déteste les personnes qui critiquent ceux qui ne peuvent pas se défendre. Et, tant que nous y sommes, si l’envie de crier vous reprend, vous trouverez en moi quelqu’un qui criera aussi fort que vous. Soyez-en assuré. Je fais consciencieusement le travail pour lequel je suis payé. Je n’hésite pas à rester plus longtemps à mon poste pour être en liaison avec mes contacts, mais je serai ferme à ce sujet, personne ne mettra son nez sur mon micro.

– Je n’avais pas l’intension de voir ce que vous faisiez, les uns et les autres.

– Je n’en doute pas un seul instant. Mais encore une fois, personne ne pourra lire quoique ce soit de mon activité. Si cet ordinateur doit être réparé, j’ôterai moi-même son disque dur, avant toute

intervention. Bien que mes dossiers soient truffés de codes confidentiels, c'est un principe sur lequel je ne transigerai pas. Ma crédibilité est à ce prix. Si, maintenant que nous parlons normalement, mes réponses ne vous satisfont pas, je suis prêt à aller m'en expliquer plus haut. Cependant il faut que vous réfléchissiez aux retombées possibles. J'ai un contrat de travail dans lequel il est spécifié que mes correspondants me sont personnels et que rien ne sera tenté, directement ou indirectement, pour en découvrir l'existence. En conséquence, même si vous marchiez au plafond, je n'obéirai pas à cet ordre. Sommes-nous d'accord ?

– Vous vous êtes mépris sur mes intentions. Je voulais vérifier que le système d'exploitation qui équipe vos micros était bien mis à jour.

– Je vous donne l'assurance qu'il y est bien. Et pour cela, vous devrez vous contenter de ma parole.

– Non, M. Gérodille, je ne me contenterai pas de votre parole. Enfin, c'est un monde, je devrai vous obéir alors que je suis votre supérieur ! Vous allez trop loin dans l'insolence.

En disant cela, son ton était monté de deux crans. Denis lui répondit au même niveau.

– M. Huniller, je ne mets pas en doute votre existence de chef. Mais pour parler franc, je ne suis plus certain que vos ordres ne recèlent pas, volontairement ou non, de la curiosité malsaine. Dans ce cas, voyez vous-même ce que je fais et ce que j'incite mes collègues à faire : je coupe mon micro.

– C'est de la rébellion, éructa Huniller.

– Prenez-le comme il vous plaira, s'exclama Denis dans le même niveau sonore.

– C’est ce que nous verrons.

– Puisque vous le prenez ainsi, j’enlève immédiatement le disque dur.

Tranquillement, il ouvrit la carcasse de l’ordinateur, dévissa deux fixations, débrancha deux fils et retira l’appareil.

– Voilà, M., ce micro est à votre disposition. Faites-en ce que vous voulez. Mais je compte réinstaller ce matériel au retour du restaurant. Sans cela, je me verrai contraint d’aller au tribunal pour rupture de contrat.

Huniller en resta bouche bée. Qu’on lui tienne tête était imprévu, mais qu’en plus, par préscience on perce à jour ses intentions le sidérait, et le laissait sans voix. Il pivota sur lui-même et rentra de nouveau dans son cagibi, en serrant les poings. C’était le monde à l’envers. Quand il avait été à la place de ces enquêteurs, jamais il ne se serait permis de hausser le ton comme l’autre venait de le faire, et de défier le responsable. Bien sûr il savait que ses contacts étaient confidentiels, mais il avait compté sur son autorité pour forcer cette connaissance.



## 2

Deux mois étaient passés, depuis cet incident, et Huniller pensait qu'il était oublié dans l'esprit des enquêteurs. Il avait fait le gros dos et attendait son heure.

L'arrivée d'Eduard, le planton, mit une nouvelle fois le feu aux poudres. Ce jeune garçon entra dans le bureau où la femme et les deux hommes travaillaient devant leur écran. Il alla directement voir Girard et lui tendit une enveloppe. Ce dernier avança la main mais une voix tonitruante s'éleva.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? Maintenant vous recevez directement le courrier ?

– Certainement, M. Huniller, quand il s'agit de mes contacts il ne subit aucun contrôle.

– Tout cela va changer. J'exige que tout courrier arrivant dans ce service me soit amené. Je le répartirai en fonction des nécessités.

– Il ne saurait en être question. Cela ne s'est jamais fait et cela ne se fera jamais.

– Vous voulez dire que vous vous y opposez ?

– Oui.

– Répétez-moi cela !

– Je vous ai dit oui, et je n'ai rien à ajouter.

Huniller, qui jusque là avait gardé un semblant de contrôle, se laissa aller.

– M. Langlenne, hurla-t-il, vous ferez comme je le décide, un point c'est tout.

– Non, M. Huniller, je n'accepte pas cela, poursuivit calmement l'interpellé.

Huniller, empourpré et proche de l'hystérie s'avança vers son subordonné. Et, proche de lui, déclara :

– Girard, je vais vous faire sanctionner !

– M. Huniller, s'intercala Denis, gardez votre sang froid. Si vous voulez sanctionner Girard. Au fait pourquoi l'appellez-vous par son prénom ? Vous y autorise-t-il ? Qu'en penses-tu, Girard ?

– Je n'ai donné aucune autorisation.

– Alors, M. Huniller, puisque mon ami Girard ne vous a donné aucune autorisation, ce qui m'aurait étonné ...

– De quoi vous mêlez-vous éructa le chef de bureau ?

– Quand vous vous adressez à moi, hurla à son tour Denis, ayez la bonté de le faire sur un autre ton. Je ne suis pas votre chien. Il est donc inutile d'aboyer comme vous le faites.

Huniller, surpris se calma aussitôt.

Denis poursuivit, doucement.

– Puisque vous menacez M. Langlenne au motif qu'il refuse que vous ouvriez le courrier qui lui est destiné, vous devrez aussi me faire sanctionner.

– Pourquoi cela, M. Gérodille ?

– Parce que moi aussi je refuse que vous ouvriez mon courrier.

– Quoi, hurla de nouveau Huniller ?

– D’abord on ne hurle pas, ici, car moi aussi j’ai de la voix, la preuve. Ensuite on ne dit pas « *quoi* », c’est impoli. Les gens bien élevés, qui sont mal entendant, disent « *pardon* ». N’oubliez pas que vous vous adressez à des cadres supérieurs.

Pour dire cela, il avait il haussé le ton de plusieurs décibels.

– Vous êtes sous mes ordres, et je ne suis pas sourd.

Entraîné dans le la surenchère sonore, Huniller ne se rendait plus compte de ce qu’il faisait. Denis poursuivit sur le même niveau.

– Alors pourquoi criez-vous ainsi ?

– Je ne crie pas, hurla-t-il.

Soudain il prit conscience du ridicule dans lequel il se trouvait. Il se calma une nouvelle fois.

– Si nous sommes sous vos ordres c’est simplement parce qu’il doit y avoir quelqu’un pour répartir les demandes des clients. Ce qui fait que, pratiquement, c’est vous qui êtes sous nos ordres.

– Quoi, hurla encore Huniller !

Puis, se rattrapant, il proféra :

– Pardon !

– Mais oui, M.. En fait, quand vous nous avez donné les demandes de recherche, celles-ci ne vous appartiennent plus, et vous devez attendre nos résultats. Vous attendez donc après nous. En quelque

sorte nous disposons de tout notre temps et vous n'y pouvez rien.

– C'est ce que nous verrons.

Aussitôt il tourna les talons et alla se réfugier dans son cagibi.

– En attendant, mon petit Eluard, tout Basque que tu es, donne cette lettre à Girard.

– Vous croyez que je ne me ferai pas attraper ?

– Non, mon garçon. Si on te fait le moindre reproche, appelle-moi tout de suite, je viendrai te tirer d'affaire.

– Je compte sur vous, M. Géroddille.

– Tu peux, Eluard, tu peux !

Girard entra en possession de sa missive et la décacheta.

Raoul Huniller avait la rancune tenace. S'estimant blessé dans son autorité, il demanda audience à son chef direct, Gildas Dastrejac, afin que les trois enquêteurs soient sanctionnés.

Cet homme était réputé pour sa pondération et pour son honnêteté intellectuelle. Jamais il ne prononçait un mot plus haut qu'un autre, mais, malgré sa bienveillance naturelle, il avait une façon de regarder ses interlocuteurs qui leur faisait baisser les yeux.

Quand Raoul Huniller pénétra dans son bureau, une bouffée d'envie lui sauta à la gorge. Il entra dans un lieu coquet, bien aéré, lumineux et sur les murs duquel étaient suspendus des lithographies représentant des paysages du midi. Sur des meubles bas reposaient des vases où étaient disposés des

bouquets de fleurs saisonnières. La table de travail de cet homme était exempte de tout papier et de tout matériel d'écriture.

Comme chaque fois qu'Huniller entrait dans cette pièce il était saisi d'un sentiment d'infériorité. Lui, habillé sans distinction, se trouvait face à un homme grand, le cheveu blond bien coiffé, la figure lisse et glabre, le regard clair et perçant. Une chemise impeccablement repassée, sur laquelle une cravate fleurie s'agrafait par une épingle, apparaissait sous un veston assorti à un pantalon de ton différent. Cet homme, courtois s'avancait toujours au devant de ceux qui venaient le voir, et un léger parfum d'eau de toilette le précédait, semblant lui faire un rempart qui, bien qu'invisible, semblait infranchissable. Par contraste, la mise du visiteur faisait éclater sa médiocrité.

– Alors, M. Huniller, que se passe-t-il cette fois, pour que vous veniez me demander de vous recevoir ?

– M. le Chef de Service, je n'arrive pas à me faire obéir !

– Vous me dites cela comme si vous étiez le professeur en face de mauvais élèves indisciplinés.

– M. c'est bien cela ! Mes subordonnés sont des gens indisciplinés et anarchistes.

– Comme vous y allez !

– Ils sont contre toute autorité.

– Là, je suis très surpris !

– C'est un fait avéré.

– Mais encore.

– Ils refusent mon autorité.

– Vous m'en voyez extrêmement étonné. Je connais Girard Langlenne depuis longtemps, et ce n'est pas un homme révolté, loin de là !

– Ce n'est pas le plus difficile, mais c'est toujours à cause de lui que j'ai des problèmes.

– Quelles sortes de problème vous procure-t-il ?

– Pas plus tard que ce matin, on est venu lui remettre une lettre personnelle. Comme je lui en faisais la remarque, il a refusé de me montrer cette lettre. Et M. Gérodille est venu lui donner raison.

– Vous a-t-il dit pourquoi il refusait de vous montrer cette lettre ?

– Il m'a donné une vague excuse ne tenant pas debout.

– Bien, qu'attendez-vous de moi ?

– Que vous les sermonniez.

– Rien que cela !

– Oui, sans plus, mais pas moins.

– Dans ce cas, je vais les convoquer et les entendre.

– Dois-je assister à l'entretien ?

– Le désirez-vous ?

– Oui !

– Alors, voyons quel jour nous pouvons réunir ce tribunal.

Mentalement Raoul Huniller se frottait les mains. Ainsi, ces voyous seraient jugés. Et qui dit jugement dit sanction. Il savourait déjà sa victoire sur ces rebelles.

Gildas Dastrejac appuya sur un bouton de son téléphone. Quand il eut sa secrétaire il lui demanda

quand il pourrait disposer d'une demi-heure ?  
Lorsqu'il eut la réponse il raccrocha.

– Nous sommes mercredi, je vais convoquer tout le monde pour jeudi prochain.

– Si tard, M. !

– Oui, hélas, moi aussi je suis occupé. Mais comme j'ai pris le temps de vous entendre, j'entendrai vos collaborateurs séparément avant cette réunion.

– Ils pourront dire ce qu'ils veulent.

– M. Huniller, que penseraient de moi le personnel de la **CEIDEMA** si je n'entendais qu'un avis ? Moi aussi j'ai une réputation à préserver !

– Bien M., je prends des dispositions pour me libérer jeudi prochain.

Raoul Huniller regagna son antre, la rage au ventre. Il aurait dû se douter que Gildas Dastrejac ne s'en remettrait pas qu'à lui-même. Qu'allaient lui dire les mécréants qu'il avait sous ses ordres !

Le lendemain de cette entrevue, Girard fut convoqué chez le patron. Il ne resta absent que dix minutes. Sans faire le moindre commentaire, il regagna son fauteuil et se remit au travail.

Puis ce fut au tour d'Hermeline Vermezac de désert sa place. Elle ne resta absente qu'une demi-heure, avant de se retrouver derrière son ordinateur.

Le lundi qui suivit Denis n'arriva dans le service qu'à dix heures, soit une heure après la prise de service normale. Il regagna son poste sans expliquer à Huniller les raisons de son absence. Celui-ci se douta de l'endroit d'où il venait.

Aucun des trois compères ne tenta de relater aux autres la teneur de l'entretien auquel ils avaient été conviés.

Au cours des jours qui suivirent, Raoul Huniller affûta ses arguments. Il supputa les questions qui seraient posées et les réponses à y apporter.

La semaine se passa sans incident supplémentaire. Calmé, Huniller ne vint que rarement faire acte de présence dans la salle d'enquête, et sans adresser la parole à qui que ce soit, uniquement pour qu'on sache qu'il était le chef.

Enfin le jeudi arriva et, par des chemins divers, tous gagnèrent le bureau où ils étaient attendus. Ils se retrouvèrent assis autour d'une table.

\*

\*      \*

– Madame, messieurs, commença Gildas Dastrejac, à la demande de M. Huniller, je me trouve dans l'obligation de remettre les choses en ordre, entendez par là, chacun à sa place. Votre responsable se plaint des difficultés qu'il rencontre pour faire fonctionner son service. Je vous ai donc tous entendus, et je dois reconnaître que je me trouve devant une situation que nous pensions facile à gérer mais qui, en finalité, ne l'est pas du tout. Nous avions imaginé, en haut lieu, que remplacer une personne ayant fait valoir ses droits à la retraite, par un ancien de ce service, ne présenterait pas de difficultés particulières. Nous nous sommes trompés. Votre activité n'a rien de classique. Vous êtes tous des négociateurs pointus, et M. Huniller en est un aussi.

Un problème se pose car il est à la fois Chef de bureau et enquêteur, il y a donc dualité d'activités.

– Excusez-moi, M. Le Chef de service, je n'ai aucune difficulté à exercer ces deux activités. Le seul problème que je rencontre est le manque de respect que me témoignent mes subordonnés.

– Voilà où le bât blesse, M. le Chef de service, pour M. Huniller, nous sommes des subordonnés pour lui, alors que pour nous, nous sommes ses collaborateurs. On ne se conduit pas de la même façon avec les uns qu'avec les autres. Or, M. Huniller manque de psychologie.

– M. Gérodille, je ne vous permets pas de parler ainsi de moi.

– M. Huniller, nous sommes ici pour crever un abcès et non pour faire des ronds de jambes. Si nous devons appeler un chat, un chat, nous devons utiliser les mots justes pour leur bonne compréhension. Voilà, en particulier, une des raisons qui font que nous avons des difficultés existentielles avec vous. Depuis votre arrivée dans le service vous n'avez fait montre d'aucune souplesse et d'aucun respect pour nous.

– Comment s'exclama l'intéressé, je ne vous ai pas respectés !

– Non, M. Huniller, vous avez accusé M. Langlenne d'être soit un incapable soit atteint de sénilité précoce. Vous êtes allé jusqu'à dire que c'était toujours la même chose, dans les grandes maisons, on gardait des gens incompetents et on en faisait supporter les conséquences aux chefs. Lorsque quelques temps plus tard vous avez repris ces accusations, M. Langlenne ici présent vous a sommé